



La Gazette

de la Mère En Gueule

Mars 2026 - Numéro 31



De l'Antiquité à nos jours



Il est important de garder à l'esprit que, dans la Grèce antique, et dans l'antiquité romaine, l'homme ne se définissait pas selon une certaine orientation sexuelle. En effet, les concepts d'hétérosexualité, d'homosexualité et de bisexualité sont des notions modernes, qui n'existaient pas du temps de l'Antiquité. Il n'existait ainsi pas deux types de désirs, l'un homosexuel et l'autre hétérosexuel ; seule importait l'attraction envers une « belle » personne, quel que soit son sexe.

Au Moyen Âge, avec la montée en puissance de l'Église catholique, l'homosexualité devient l'objet de persécutions violentes. L'Église impose une stricte morale sexuelle, condamnant les actes homosexuels comme des péchés graves, voire comme des hérésies. Les personnes accusées de sodomie risquent la torture, voire la mort. C'est à la Révolution française en 1871, que cette notion est dépeçonnée.

Le concept d'homosexualité apparaît au XIXème siècle en littérature et est rapidement repris par la psychiatrie et la psychanalyse pour en faire une maladie mentale jusqu'en 1973, date à laquelle l'homosexualité n'est donc plus considérée comme une pathologie.

Malheureusement, en vertu d'une loi du régime de Vichy du 6 Août 1942, les infractions pénales sont rétablies, utilisant notamment le principe de « l'outrage public » pour viser les homosexuels, déclinées en attentats aux

mœurs, outrage aux bonnes mœurs, incitation de mineurs à la débauche...

Durant la période 1942-1982, des milliers de cibles sont exposées à la violence de l'Etat et au harcèlement de la police. Le sociologue et historien Antoine Idier, auteur du livre « Réprimer et réparer, une histoire effacée de l'homosexualité » parle de 50 000 à 60 000 condamnations : amendes, incarcérations..., près de 10 000 personnes (quasi exclusivement des hommes) ont fait de la prison ferme dans 90% des cas.

Dans les camps de concentration les hommes homosexuels sont stigmatisés et portent des triangles roses et les lesbiennes, classées parmi les "asociales", ont des triangles noirs.

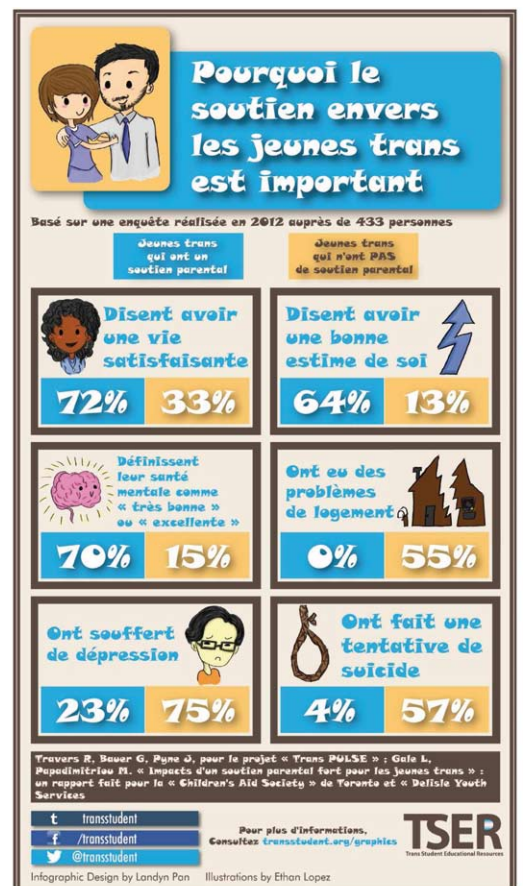
L'émergence du premier mouvement homosexuel (fin du XIXème siècle, qui évoluera par la suite en mouvement LGBTQIA+) permettra de porter des revendications politiques dans le monde, et à travers ses luttes de gagner des triomphes et l'évolution des droits des personnes lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres à travers les temps.

L'homosexualité est définitivement dépeçonnée en France par la loi FORNI du 4 août 1982, soutenue par Gisèle Halimi et Robert Badinter, qui abroge les lois discriminatoires précédentes. Elle arrête toutes les procédures de poursuites ou d'exécution en cours et permet d'effacer toute mention au casier judiciaire.

Une proposition de loi, déposée en Août 2022, votée en deuxième lecture à la fois à

l'Assemblée Nationale et au Sénat entre 2022 et le 6 Mai 2025, visant à reconnaître la responsabilité de la République française dans les condamnations pour homosexualité de personnes entre 1945 et 1982, et portant réparation des personnes condamnées, attend toujours sa mise en application.

Mais en dehors des lois, aujourd'hui, comment vivent les personnes LGBTQIA+, ou ont vécu dans leur jeunesse, c'est à travers leurs témoignages que nous allons découvrir leur parcours, pas toujours facile, au regard des mentalités de notre société française.



Winni

Je suis né en 1999. Je me sens concerné par les lettres **BTQ**.

J'ai fait ma scolarité à Rozelay puis à la Lande à Montceau. Ensuite, je suis allé au collège à Copernic à St Vallier puis j'ai passé un CAP pâtisserie et cuisine. J'ai aussi fait une année de Seconde générale à Henri Parriat à Montceau.

Dès la maternelle, je me suis senti en décalage avec les autres, par rapport à ma sexualité notamment : j'étais amoureux de 2 personnes (1 garçon et 1 fille). Je me sentais garçon mais étais perçu comme une fille. Je ne disais à personne que j'aimais aussi une fille, je disais toujours que j'étais amoureux de garçons. J'ai eu mon premier bisou avec une fille. Quand nous jouions à l'école, les filles me donnaient toujours le rôle de garçon. Je me forçais à paraître féminine, ma mère voulait une fille. J'avais les cheveux longs, je portais des robes. Mais en vacances, je me faisais passer pour un petit mec cisgenre, je disais que je m'appelais Oliv.

J'ai subi beaucoup de harcèlement durant ma scolarité, notamment par rapport à ma sexualité. J'ai commencé à parler de mon mal-être à mes parents et amis à la fin du collège et j'ai découvert par hasard la dysphorie de genre en rencontrant quelqu'un à la Japan expo quand j'étais en seconde. J'ai commencé à me renseigner et j'ai compris que c'était mon cas.

J'ai alors commencé ma transition sociale (c'est-à-dire quand on explique à ses proches qu'on veut changer de prénom, de genre...). J'avais déjà un surnom depuis la pri-

maire avec un surnom « neutre » puis j'ai choisi un prénom masculin.

En seconde, j'allais au skate parc et mettais mes cheveux dans ma casquette et disais que j'étais un mec cisgenre. J'ai porté des vêtements de garçons dès l'adolescence, un binder pour compresser la poitrine. J'ai refusé d'aller à la piscine au lycée. Et encore aujourd'hui, ma tenue de bain est adaptée mais pas toujours acceptée, suivant les endroits.

J'ai ensuite fait ma transition administrative (changement de prénom et genre, ce qui est possible avant 18 ans) mais j'ai attendu ma majorité car mes parents l'ont refusée. Ces procédures durent des années. Il y a un passage devant le tribunal pour la transition de genre.

J'ai ensuite fait ma transition médicale à partir de 2020 : la plupart des traitements sont remboursés. La personne peut les arrêter si elle le souhaite, quand elle le souhaite, et les effets disparaissent petit à petit. J'ai un traitement toutes les 3 semaines. Il produit les effets suivants : augmentation de la transpiration, pousse de la barbe, des poils, mue de la voix, le clitoris s'allonge, la pointure de pieds augmente, parfois même la taille (1cm). La couleur des cheveux peut changer, la libido augmente, on peut avoir



des troubles de l'humeur : être plus excité par exemple.

Une transition chirurgicale est possible mais pas obligatoire.

Peu de personnes dans mon travail savent que je suis trans*. J'ai donc encore des problèmes pour les toilettes.

Même avec des documents officiels de changement de genre, les problèmes aux toilettes continuent, dans les internats par exemple... J'ai fait 4 ans d'internat avec les filles, même quand j'étais majeure et que j'avais commencé ma transition administrative. J'ai eu ma propre chambre mais dans l'internat fille. La partie mixte ne m'était pas autorisée alors que les filles pouvaient y aller. Une seule personne m'a tourné le dos après ma transition. Par contre, mes amis, mes parents, ont bien réagi, m'ont soutenu.

Je suis très inquiet de l'évolution de la société, par exemple en Angleterre, il y a de gros soucis en ce moment concernant les lois sur les trans*. C'est le cas aussi en Hongrie où des quartiers sont interdits aux trans*. Ils ont essayé de faire passer certaines lois contre les trans en Italie mais ça n'a pas marché.

Notre santé mentale est impactée par la transphobie et la biphobie. Malgré ça, je me sens mieux depuis ma transition.

Lindsey

J'ai 44 ans et je suis née en région parisienne. Je suis arrivée en Saône et Loire vers l'âge de 11 ans. Je suis d'abord arrivée à Cluny et j'habite Le Creusot. Je représente la lettre L dans LGBTQIA+.

J'ai un parcours assez simple. Je me suis rendu compte au collège que j'étais lesbienne. Je n'avais jamais eu d'amoureux garçon avant. J'avais juste échangé un petit baiser. Et je savais que ça s'arrêterait là. A l'école tout le monde savait que j'étais lesbienne. Mais je n'ai jamais été embêtée.

J'ai eu ma première histoire à 20 ans. Elle a duré 19 ans. Nous étions pacées. Avec les voisins, les gens, je n'ai jamais eu de problème. Mais c'était très compliqué avec elle. Quand on s'est quittée, j'ai voulu essayer les hommes. Mais ça n'a pas marché. Parfois, je me dis que je suis comme ça parce que mon père était violent, surtout verbalement, quand j'avais 15 ans et qu'il frappait même ma mère. J'ai vraiment voulu essayer l'homme. Et quand on s'est

séparée avec ma compagne, je suis restée un an et demi avec un homme. Mais en fait, non ce n'était pas possible, ses désirs et les miens ne correspondaient pas. On ne vivait pas ensemble, c'est pour ça que ça a pu durer un an et demi. On se voyait une fois par mois, à peine. J'ai voulu essayer un homme car c'était quelqu'un que je connaissais depuis longtemps. Et comme je voulais me tourner vers la religion angélique, je voulais être dans les normes.

C'est vrai que je n'ai jamais été embêtée. Mais quand je me suis mise en couple la première fois, mes grands-parents n'étaient pas fiers. Il faut dire qu'ils avaient déjà un fils qui s'est révélé gay tardivement, mon oncle. Il a divorcé pour partir avec un homme. Ma mère, elle s'en

fiche. Elle m'accepte comme je suis. Elle acceptait très bien son frère comme il était.

Cependant mon père, on lui a dit pour moi bien après qu'il ait été parti de la maison et il m'a répondu : « Ben je ne l'affiche pas. Je n'en suis pas forcément fier. » Et ça m'a blessée.

Aujourd'hui je travaille à mi-temps dans un ESAT. Si je témoigne, c'est d'abord pour aider un ami qui souhaite qu'on parle du sujet. Et puis moi j'ai un parcours assez simple mais je sais que ce n'est pas le cas de tout le monde. Certains galèrent vraiment comme la chanteuse HOCHI. Quand je vois ça, je me dis : « Mais dans quel monde on vit ? » Par exemple toute la haine qu'on déverse sur elle. Je me dis : « Mais où on est ? » Alors que moi, j'ai vraiment un parcours facile, avec ma compagne avec qui je vis maintenant, on se tient par la main dans la rue, personne ne dit rien. Et c'est bien car avec mon ex-compagne, on n'osait pas le faire. Alors maintenant j'ose. Je me dis : « ben mince c'est ma femme, on a le droit de faire ce que l'on veut. »

J'ai 38 ans, j'ai grandi à Cluny. J'habite depuis 7 mois avec ma compagne. Je n'ai pas d'emploi actuellement mais j'aimerais devenir écrivaine. J'écris déjà

Depuis à peu près l'école primaire, j'étais déjà attirée par les filles mais je ne savais pas trop ce que c'était. J'étais amoureuse de ma prof de ce2. Je me suis cherchée longtemps, parfois j'étais plutôt avec un homme et parfois avec une femme. Alors qu'au fond de moi, je savais ce que je voulais.

Mon parcours est assez facile. Mais il y a quand même des petits trucs. Par exemple :

Je suis née en 1982. Je suis lesbienne. Depuis enfant, j'étais ce qu'on appelle un « garçon manqué », cette expression est inadaptée mais on disait comme ça à l'époque. Je détestais tout ce qui était « féminin » : les poupées, les robes... A cette époque, j'avais les cheveux courts, on me confondait parfois avec un garçon. C'était humiliant pour moi. Mais malgré tout, je me sentais fille. Je crois avoir dit à ma mère que j'aurais voulu être un garçon, mais en réalité, avec du recul, je pense simplement que je voulais jouer aux jeux des garçons, jouer au foot ou aux petites voitures, ressentir la liberté qu'ils semblaient avoir, sans me sentir jugée.

À la fac, mes amis me faisaient remarquer que je n'étais pas assez féminine. Je trouvais ça bizarre car je ressentais qu'il n'y avait pas qu'une seule façon d'être femme, que le port d'une robe n'est pas obligatoire pour être validée en tant que femme, comme s'il fallait remplir des critères pour avoir la certification « femme ». A l'époque je n'ai pas prêté plus d'attention que ça à leur parole, pourtant récurrente, mais si ça se passait maintenant, ça me révolterait !

Quand j'ai rencontré le père de mes enfants, il m'a aussi dit qu'il aimerait que je sois plus féminine, j'ai alors commencé à porter des robes, et les cheveux longs, et finalement ça m'a plu et ça me plaît toujours aujourd'hui.

Depuis le collège, je pense que j'ai été amoureuse de filles. Mais ce n'était pas tout à fait clair dans mon esprit, je n'osais pas me l'avouer. Au lycée, j'étais amoureuse d'une fille, je lui ai dit 20 ans plus tard. Elle était en couple avec une femme et venait d'avoir un bébé. Elle m'a dit qu'elle se doutait à l'époque, que j'étais lesbienne.

Je savais que l'homosexualité existait, mais je ne connaissais pas de femmes lesbiennes, je connaissais des garçons homosexuels au collège et au lycée. Mais aucun d'exemple de fille lesbienne. Ça m'aurait sans doute aidé d'en connaître...

J'ai eu d'abord des relations hétérosexuelles, mais je n'ai jamais vraiment aimé les relations

mes parents, quand j'étais avec un garçon, il avait le droit de dormir à la maison. Mais quand c'était une fille, ils ne disaient rien mais elle n'avait pas le droit de rester à la maison. Donc même moi, je suis allée avec des garçons plus pour faire plaisir à mes parents, pour rentrer dans les normes. Et ça ne me rendait pas heureuse. C'est petit à petit qu'ils ont vraiment compris et changé. Maintenant, ils acceptent et nous recevont avec ma compagne. Il y a juste ma tante qui dit : « T'embrasses pas ta copine devant les petits. » Mais moi, je ne cède plus. Je suis naturelle avec ma copine. On peut avoir un petit geste d'affection. Après tout, parfois

les couples hétéros sont très pudiques ou discrets.

Moi je veux vivre comme je l'entends. Je ne veux pas me cacher. Si je témoigne, c'est parce que c'est : comment dire... Ce n'est pas facile d'être « différent », de penser que la société fait de nous des gens différents et même nous, on ne sait pas comment dire autrement que différent !

On aimerait avoir un enfant, moi j'ai envie depuis très longtemps. C'est un vrai manque car j'ai vraiment l'instinct maternel. On voudrait également se marier.

sexuelles avec les hommes, et par contre, maintenant, j'aime le sexe avec les femmes.

On s'est séparé avec le père de mes enfants car on ne s'aimait plus. J'ai ensuite rencontré une femme et c'est là que j'ai découvert que je me sentais vraiment mieux avec les femmes, je me suis enfin lancée. J'avais 35 ans, pas trop tôt ! Au début, j'étais contente d'en parler autour de moi, de cette découverte, j'étais même fière, j'ai eu, à ce moment-là, aucune difficulté à assumer car je savais que c'était moi, qu'enfin tout était clair quant à ma sexualité.

Mes enfants ont connu ma première amoureuse, ça n'a posé aucun problème, ils étaient petits. Ils ont grandi maintenant, et ça ne leur pose toujours aucun problème. Pour eux, ce n'est même pas un sujet.

Le père de mes enfants, il me semble, a d'abord eu son ego touché, comme s'il était le sujet, alors que c'était moi le sujet. Mais avec le temps, je pense qu'il s'est habitué.

Mes ex beaux-parents l'ont pris de façon étrange, entre l'excès de bonheur pour moi (elle), et l'expression d'une homophobie (lui) qui consistait tout bonnement à m'ignorer. Je ne les ai plus jamais côtoyés.

Quand je l'ai dit à ma mère, elle m'a demandé si c'était une blague. C'était à la fois drôle et affligeant ! Avec mon père, on n'en a jamais parlé directement, il aurait dit qu'il ne l'acceptait pas. Personnellement, je me moque de leur avis. Ma mère me demande de ne pas en parler aux repas de famille. Mais c'est elle qui n'assume pas la situation. Moi je n'ai rien à cacher.

Dans le cadre de mon travail, j'en ai parlé à la plupart de mes collègues, ça se glisse parfois dans la conversation.

Je n'ai jamais eu de problème particulier à aborder le sujet car je côtoie surtout des gens qui ont les mêmes idées et valeurs que moi.

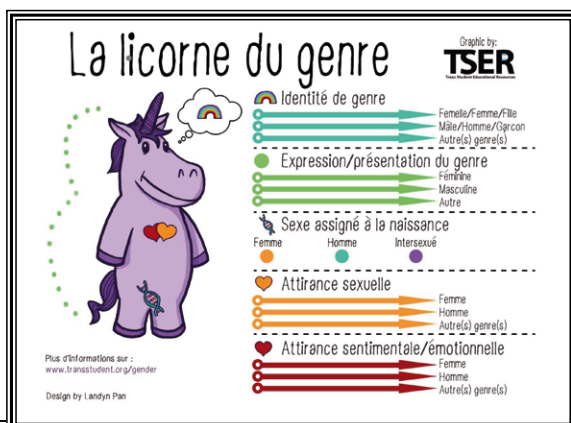
À part cet « ami » qui a eu une réaction bizarre. Il tenait des propos homophobes. Je lui ai révélé mon homosexualité exprès, pour qu'il se rende compte de la bêtise de ses propos, et aussi pour le choquer, le pro-

voquer. Il ne m'a d'abord pas cru, est sorti prendre l'air car il n'arrivait pas à accepter cela et est revenu quelques minutes plus tard, mais il a eu du mal à le croire. Je me suis beaucoup moquée de lui. Je ne côtoie plus cette personne, mais je suis contente d'avoir abordé le sujet avec lui. J'ai aimé lui faire entrevoir que les gays et lesbiennes existent et que ça ne changeait rien à sa vie. Il s'est rendu compte qu'il m'appréciait quel que soit la personne avec qui je couchais. J'espère que ça aura modifié son regard sur l'homosexualité de façon durable.

Globalement, je pense que plus on en parle, plus l'homosexualité sera rendue visible, dans des films, livres, et dans le quotidien, et plus cela deviendra quelque chose qui existe tout simplement, sans que cela soit un problème, que les personnes concernées s'accepteront et s'affirmeront.

En France et à l'international, il me semble qu'il y a eu des avancées quant à l'acceptation des personnes LGBTQIA+. Mais ces dernières années, tout ce qui concerne les minorités opprimées est en net recul. Le fascisme, le racisme, l'homophobie est en plein essor, en France et dans le monde, les médias relayent allègrement toutes ces idées nauséabondes.

On dirait que 2 mondes se côtoient, le wokisme qui prône la tolérance et le fascisme. Je ne sais pas où ça nous mènera, mais je ne suis pas très optimiste pour les années à venir.



Sandrine

Je suis maman d'un jeune garçon qui a fait sa transition de genre étant mineur. Je pense que dès l'âge de 18 mois, il rejetait déjà son identité de fille, il refusait de mettre des robes, les enlevait systématiquement quand on essayait de lui en mettre.

À deux ans, il cherchait son zizi. J'ai alerté un pédiatre à l'époque, qui m'a dit que ça devait être un mimétisme par rapport à son grand frère avec qui il jouait tout le temps, ils n'avaient que deux ans d'écart. Il avait pourtant aussi une grande sœur, mais il n'a jamais voulu mettre ses affaires. Dans les magasins, il se dirigeait toujours vers le rayon garçon, dès petit.

Dès la maternelle, il a voulu aller à l'école à deux ans et demi, il avait hâte, mais au bout de 3 mois, il fit une phobie scolaire. A la maison, nous n'avions pas de jeux genrés, chaque enfant jouait avec ce qu'il voulait. A l'école, il y avait les jeux « de filles », les toilettes séparés filles/garçons. Toute sa scolarité maternelle a été compliquée mais il ne mettait pas de mots sur son mal-être.

Puis nous avons déménagé et il est entré au CP. Il avait vraiment l'apparence d'un garçon : cheveux courts, vêtements de garçons... Il était nouvel élève mais portait un prénom féminin. J'ai directement parlé à l'enseignante qui a bien accepté et géré la situation mais c'était plus compliqué dans le village. Il était très peu invité aux anniversaires.

Au CE1, il y eut des complications. J'ai beaucoup discuté avec la maîtresse. Il a commencé un suivi psychologique et notre médecin de campagne nous a aidés dans les démarches. Il a fait des recherches, et nous avons commencé un suivi avec un endocrinologue à Chalon, pour des analyses génétiques au départ. Tous les « attributs féminins » ont été confirmés.

J'ai vu un reportage sur la dysphorie de genre, j'ai appelé à Paris à la Pitié Salpêtrière, car c'était là-bas que se déroulait le reportage. Ils m'ont dit qu'il fallait un bilan avec un pédopsychiatre. Grâce à ce courrier, nous avons pu contacter l'endocrinologue. Mon fils avait alors 8 ans. Il pleurait souvent car il ne comprenait pas pourquoi il n'était pas un garçon. En tant que parent, je culpabilisais. J'ai également un enfant autiste, je me demandais si c'était des problèmes génétiques. Nous avons eu des groupes de paroles sur Paris, en tant que parent d'enfant avec dysphorie de genre, nous les avons suivis pendant un an : mon fils était avec un groupe d'enfants, moi j'étais en atelier

avec les parents. Cela m'a montré que tous les autres étaient encore plus en difficulté que mon fils, la plupart était déjà médicamenté, sous anti-dépresseur... Alors que mon fils n'a jamais été médicamenté.

Après la rencontre avec l'endocrinologue qui lui a parlé des bloqueurs d'hormones, c'était tellement difficile que pendant quelques mois, il a décidé de mettre « en pause » sa transition, c'était plus facile dans sa vie d'être acceptée en fille. Mais même moi, je voyais que ça ne lui correspondait pas. Un jour, il m'a dit qu'il voulait reprendre les rendez-vous avec le psychologue et l'endocrinologue, j'ai immédiatement accepté. Notre fils allait à la piscine



à l'école élémentaire, il avait une cabine pour se changer et il avait le droit de se baigner en shorty et tee-shirt car on avait prétexté un problème de peau. Les maîtres nageurs ont donc accepté.

Au collège, il a subi beaucoup de harcèlement, de moqueries... Nous l'avons changé de collège et là, il n'y a plus eu aucun souci. Pour moi, c'était un soulagement quand on a commencé à l'appeler avec son prénom masculin. Il faut quand même faire son deuil de l'ancien prénom mais c'était quand même un soulagement. On a choisi le prénom masculin ensemble, il hésitait entre plusieurs et m'a demandé de choisir. Il a effectué son changement de prénom entre la 4ème et la 3ème. Il n'y a eu aucun problème au niveau de l'administration, des amis... Un élève le menaçait mais les autres ont fait bloc, l'élève harceleur est passé en conseil de discipline, a été exclus plusieurs jours et obligé de faire un stage dans une association LGBT.

Le changement de prénom au niveau administratif a été compliqué alors que nor-

malement, il n'y a pas de preuve médicale à apporter. Dans certaines municipalités, les démarches prennent 15 jours. A Chalon, cela a duré des mois. Il avait déjà commencé la prise d'hormones mais son prénom était toujours féminin, cela posait vraiment problème.

Maintenant, il est en apprentissage, il n'y a eu aucun souci au niveau de son patron. Nous l'avons tout de suite informé. Quand les personnes me demandent comment j'ai fait pour accepter le changement de genre de mon fils, je réponds que je ne vois pas mes enfants « genrés », ce sont tout simplement mes enfants. Je les aime tels qu'ils sont. Pour les courriers officiels, encore aujourd'hui, il faut toujours le genre alors que mon fils n'aura le genre masculin qu'à 18 ans. C'est vraiment ridicule.

Mes parents ont du mal à comprendre mais l'acceptent. Mon père ne comprend pas vraiment mais il fait attention à le genrer correctement. Par contre, ma mère le mégenre encore quasi systématiquement. Les oncles et tantes ont bien accepté sa transition. Son grand frère autiste ne l'a jamais mégenre. Par contre, ma grande fille me dit que c'est difficile d'exister au milieu de ses deux frères, ça a eu un impact sur sa vie.

À l'avenir, il va falloir rechanger le numéro de sécurité sociale, changer le 2 en 1, le genre... Il y a toujours beaucoup de démarches à accomplir. J'espère que les derniers changements vont bien se passer pour lui. Il va commencer ses rendez-vous avec les médecins pour la torsoplastie, ce qui est très important pour lui. Il a pu aussi prendre la pilule pour stopper ses règles.

Je souhaiterais que les démarches soient simplifiées pour les jeunes dans les années à venir, que l'on en parle plus, que les regards changent, que les médecins ne jugent pas mais accompagnent, conseillent.

J'aimerais aussi qu'il y ait plus de centres comme la Salpêtrière car il y en a très peu. Il faut un centre pluridisciplinaire, pour que les différents médecins se rencontrent, communiquent... Un centre devait ouvrir à Dijon mais le projet n'a pas abouti malheureusement.

Je le sens bien dans sa peau. Je lui souhaite d'avoir une vie sentimentale pas trop compliquée, d'avoir une vie normale, comme tout le monde. Il n'a pas à expliquer pourquoi il est comme ça.

Patrick

Je suis né en 1959 à Chalon sur Saône où j'ai grandi à la Fontaine au Loup. J'ai été scolarisé dans les écoles de la Cité du Stade, puis au collège Nord et au lycée Niepce. Par la suite je suis devenu enseignant, d'abord à Chalon, puis en 1989 au lycée professionnel Monod, à Blanzay.

Dès l'adolescence, je regardais les garçons. Au collège, j'étais secrètement amoureux d'un garçon, mais je ne lui ai jamais dit. Vers 15 ans, j'ai vraiment compris que j'étais homosexuel. Je l'ai caché. Je ne me posais pas la question, s'il y avait d'autres garçons comme moi dans ma classe ou autour de moi, je pensais être le seul. Je n'ai jamais été embêté à ce sujet car je n'en parlais pas, j'étais un garçon sérieux, pas efféminé... Je n'ai jamais été attiré sexuellement par les filles ou les femmes.

Jeune adulte, je ne parlais toujours pas de mon homosexualité car j'avais peur d'être discriminé.

À l'Université de Dijon, je suis tombé amoureux d'un étudiant « hétéro », qui, par la suite, m'a fait assumer mon homosexualité. Il est toujours resté mon ami. Certains et certaines de mes ami-es avaient compris que j'étais « homo » mais on n'en parlait quasiment pas. Lors de mes études à Lyon, j'ai commencé à rencontrer et fréquenter des hommes. Puis, je suis parti en vacances en Corse avec mon ami de fac. Une fois rentré, me retrouvant seul, je suis tombé en dépression. Mon ami m'a alors fait « avouer » que j'étais « homo » et il m'a demandé : « C'est quoi le problème ? ». Cette question m'a débloqué, et, à partir de ce moment-là, j'ai décidé d'assumer mon homosexualité : j'avais 30 ans.

J'ai fait des rencontres. Lorsque j'allais chez ma grand-mère avec un garçon, sans dire qu'il était mon petit copain du moment (je ne me suis jamais expliqué), elle nous recevait toujours très bien en comprenant parfaitement la

situation. Comme il n'y avait aucun souci avec ma grand-mère, il n'y a jamais eu de problème avec les autres membres de ma famille, ni avec mes ami-es, ni avec mes voisins ou voisines. Mes différents compagnons ont toujours été bien accueillis. J'ai eu de la chance.

Un jour, je suis allé chez ma grand-mère avec une amie, elle espérait que ce soit « ma » petite amie, mais elle a vite compris que ce n'était qu'une amie.

En 1993, j'ai rencontré le compagnon avec lequel j'ai vécu 27 ans. Tout le monde l'a accepté (ma grand-mère l'adorait) et sa famille m'a très bien accepté aussi. Il avait hélas contracté le SIDA avant de me rencontrer. Il a alors bien voulu expérimenter une des premières trithérapies qui, par chance, a été efficace pour lui. Sa charge virale étant devenue indétectable grâce au traitement, il ne risquait plus de transmettre le virus. Nous avons vécu cette mésaventure dans un secret total partagé à deux...

Dans l'Education nationale, j'ai été titularisé en 1988 après un concours et je me suis syndiqué : je suis vite devenu délégué syndical et délégué du personnel. On se fréquentait, se recevait entre collègues. Lors de fêtes ou soirées, chacun venait avec son conjoint ou sa conjointe, je venais avec mon compagnon et je n'ai jamais essuyé la moindre remarque déplacée pour cela. Quant aux élèves, certains et certaines avaient bien compris que j'étais homosexuel...

Une infirmière était inquiète par rapport à un élève qui n'assumait pas son homosexualité. Afin d'apaiser les craintes de celui-ci face à la vie, je l'avais autorisée à parler de moi, à me donner en exemple, dire que j'étais un professeur homo qui n'avais pas de souci particulier à cause de cela.

En 2019, j'ai eu de gros ennuis avec l'avant dernier proviseur de ma carrière. Il voulait ma peau parce que j'étais un vieux délégué qui disait tout haut ce qui n'allait pas. Entre autres

attaques très déloyales, on a demandé à des surveillants de dire aux élèves que j'étais homosexuel, sans doute pour me nuire, saboter ma réputation et mes cours... Cela m'a été rapporté par des élèves choqués et révoltés par cette manipulation. Stupéfait, j'ai douté de leurs dires dans un premier temps. Je me suis alors confié à un collègue délégué syndical qui m'a dit que c'était malheureusement possible. Plus tard, une classe de filles sérieuses m'a confirmé les mêmes faits. Contrairement à l'effet attendu, les élèves m'ont alors soutenu, affirmant qu'ils m'acceptaient tel que j'étais, homosexuel ou pas. Anéanti, je n'ai pas fait de rapport pour demander des sanctions relativement à ce fait-là, j'aurais dû. J'ai finalement été sanctionné pour mes paroles de syndicaliste et délégué engagé, à abattre. J'ai été défendu par un Comité de soutien avec des élèves qui se sont mis en grève, « nous voulons garder notre professeur homosexuel » : cette affaire a fait les titres des journaux locaux... J'ai finalement été réintégré « au nom de peuple français » et les élèves du lycée m'ont alors protégé de l'administration. Plus tard, j'ai été un peu réhabilité par un jugement du Tribunal Administratif...

Maintenant, je suis en retraite, j'ai un nouveau compagnon ; mon ancien compagnon est hélas décédé. Je donne des cours de français et de maths/calculs dans différentes associations et parle de tous les sujets avec les « apprenant-es » comme je l'ai toujours fait avec mes élèves de lycée.

Finalement, je ne regrette pas d'avoir assumé ma vie d'homosexuel : certaines portes m'ont été fermées mais certainement que d'autres se sont ouvertes. J'ai eu un beau soutien de mes élèves...

Un adolescent raconte son parcours au creusot

« Ma première fois serait une telle ivresse qu'en vérité je crois que je ne la supporterai pas. Toucher un garçon tient du merveilleux et de l'extraordinaire. Je gâche délibérément, et avec obstination, les plus belles années de mon existence. Celles-ci sont d'ailleurs déjà nimbées d'une mélancolie insupportable. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux rien faire contre ma lâcheté. Ni contre cet amour bizarre. »

Dans une ville où tout lui paraît gris et terne, le narrateur, lycéen en terminale, attend l'occasion de fuir un destin étriqué. Avec l'arrivée d'un élève atypique, A., une échappée semble enfin possible. Plus âgé que ses camarades, A. dégage un parfum d'interdit, cultive des manières de voyou et envoie tous les signaux d'une virilité grisante. Très vite, il devient une légende, une rumeur qui focalise tous les regards. Pour l'approcher, le narrateur devra négocier avec son désir clandestin et élaborer des stratégies afin que ses fantasmes deviennent réalité.



Pixel

Je suis née en 1993. J'ai grandi dans la région creusotine puis j'ai déménagé à Tournus et ensuite à Chalon sur Saône.

Enfant, j'ai été abusée sexuellement par mon frère, qui est homosexuel puis au collège j'ai été harcelée sexuellement par un homme bi. Les modèles de personnes LGBTQI que je connaissais ne correspondaient pas à ce que j'avais envie d'être, jouant probablement dans le fait que j'ai du mal à m'y reconnaître.

Au collège, j'ai également subi du harcèlement homophobe avant mon coming out.

Puis, au lycée, j'ai eu un groupe d'amis plus ouvert au niveau LGBTQI. Un mec plutôt canon à l'internat m'a fait me poser des questions par rapport à mon orientation sexuelle mais je n'avais pas envie de faire mon coming out à ce moment. Je me sentais surtout bisexuelle.

En BTS, j'étais boursière, j'organisais des bouffes et j'excluais les « fachos » du groupe.

Malgré ça, une personne du groupe, non exclue, parlait des personnes trans comme de « monstres ». Mon premier instinct a été de les défendre. J'avais l'impression d'être dans la communauté LGBT même si je n'avais pas encore fait de coming out.

J'ai eu des relations hétéro, j'ai eu un enfant avec une femme, puis nous nous sommes séparés. C'est la mère de mon enfant qui m'a accompagnée sur ces questions. Elle a fait beaucoup de recherches sur internet et j'ai vite compris que c'est ce que je voulais, transitionner. J'ai commencé ma transition quand mon enfant avait 2 ans. J'ai gardé comme nom mon ancien surnom que j'avais depuis 12 ans. Au travail, la plupart de mes collègues ont signé un témoignage pour mon nouveau prénom. La mairie a refusé mon changement de prénom et a envoyé le dossier au tribunal. Les 2 premiers prénoms (Pauline, Judy* d'emprunt) ont été acceptés, le 3ème, Pixel, a été refusé sous prétexte qu'il s'agisse d'un nom commun au même titre que Fleur, Pierre, Madeleine, Agathe, Rose, Clémentine, Ambre, Olivier, Jade, Aurore, etc. Qui sont pourtant des prénoms acceptés ; Mais moi, je suis trans, je n'ai pas cette liberté là. C'est notamment suite à ce refus que je partage ce témoignage en ce nom, Pixel.

Au niveau Administratif, ce fut très long pour faire tous les changements, entre les préparations des papiers, les récoltes de témoignages etc. Il a fallu plusieurs mois au total rien que pour le prénom. Et à nouveau plusieurs mois pour le changement de sexe à l'état civil.

Ma famille s'est rapprochée d'une secte, surtout ma mère, quand j'avais moins de 10 ans. Cette secte, fasciste, c'est l'anthroposophie.

C'est l'autre mère de mon fils qui m'a énormément aidé à sortir de cette secte en plus de m'avoir ensuite accompagné dans ma transition, comme je l'ai dit plus haut. Sans elle je serais

encore probablement dans le placard et dans cette secte. Loin de regretter notre séparation, ce témoignage nécessitait de parler de cette étape de ma vie.

De son côté, ma mère est toujours dans la dite secte, j'ai fini par rompre tout contact avec elle ; Il n'était plus possible de converser avec elle, entre pseudo-médecines ésotériques extrêmement dangereuses, anti-vax, rejet de mon identité, etc.

Quand j'ai annoncé ma transition à ma famille, ma mère a mal réagi. Mon grand frère, homosexuel, mais homophobe, espère « guérir » de son homosexualité, il a les mêmes idées que ce que dicte la secte, il a dit qu'il connaissait des femmes trans et m'a dit que j'en n'étais pas une puis a changé d'avis et m'a genrée correctement. J'ai malgré ça rompu les contacts avec lui, mais par rapport au traumatisme mentionné plus haut, plus qu'autre chose. Mon deuxième grand frère n'a pas vraiment essayé au début de me genrer correctement, ne s'est pas vraiment intéressé, a annoncé mon coming out à des gens que je ne connaissais pas. On se parle toujours mais on n'est pas très proches au final, même si aujourd'hui il me genre correctement et que ça va mieux à ce niveau-là, il a fait beaucoup de progrès. Ma grande sœur, qui est proche de ma mère, me genre correctement quand on se voit, on est toujours en contact mais pas très proches quand même. Mes neveux, ses enfants ont parfois fait des remarques très déplacées à mon égard. Mon petit frère a bien réagi et a dit : « cool, une deuxième sœur ». C'est celui avec qui j'étais le plus proche déjà avant et toujours maintenant. Mon père me mégenre très souvent, il s'en fiche et n'essaie pas de comprendre, quand je le reprend il râle, c'est super violent à vivre ; Comme si demander le minimum de respect, c'est à dire respecter qui je suis, ça lui coûte trop.

Mon enfant de 9 ans m'accepte complètement comme je suis. Je n'ai pas vraiment été surprise de la réaction des gens autour de moi. Il y a eu de bonnes réactions auxquelles je ne m'attendais pas, celle des anciens amis de lycée, qui ont pris de mes nouvelles et un autre ami qui m'a spontanément fait la bise alors qu'avant, on se serrait la main, je ne lui ai jamais fais de coming-out directement, mais les gens parlent.

Je me sens mieux depuis que j'ai fait mon coming out même si c'est très compliqué de transitionner, notamment à cause du désert médical où nous vivons ; voilà comment on parle des médecins entre nous : « la roulette russe des sales cons ». Au niveau national, il y a une « base de données trans » pour

les médecins mais elle est mal faite. Elle n'est pas triée par ville, il faut chercher les commentaires... Beaucoup de médecins ne suivent pas réellement le « serment d'Hippocrate ». J'ai envie de continuer ma transition, d'avoir une voix plus féminine, d'avoir une pilosité moins abondante.

De manière plus générale, j'aimerais que les enfants trans puissent avoir accès tôt aux bloqueurs de puberté. Dès 16 ans, ce serait bien de pouvoir prendre des hormones, même sans autorisation parentale. Aujourd'hui, c'est impossible sans l'autorisation parentale.

Pourquoi ne peut-on pas décider pour son propre corps dès 13 ans alors que pénalement, on est responsable dès 13 ans ?

Je suis farouchement opposée à l'accord parental nécessaire, car beaucoup de parents sont transphobes. Beaucoup d'enfants sont isolés quand ils veulent transitionner.

La loi au Canada et en Espagne est plus favorable pour les personnes trans.

La France se fascise vite, je suis plutôt pessimiste pour les années à venir. Depuis plusieurs gouvernements, le Ministre de l'Intérieur a pris de plus en plus de pouvoir au sein du gouvernement, ce n'est pas bon signe. La gauche est quand même engagée sur ces combats -là mais pas assez sur le reste, sur l'antiracisme par exemple elle est à la ramasse.

Je souhaiterais que les parents acceptent leurs enfants comme ils sont. Je n'ai pas de conseils particuliers à donner aux jeunes.

J'aimerais rappeler aux parents d'enfants trans les chiffres qu'on a vu sur le graphique ci-dessous. On doit préférer avoir un enfant trans qu'un enfant mort. Si ce n'est pas le cas, il faut appeler le 119 car vous êtes un danger pour vos enfants. Les questions, il faut se les poser avec le psy, pas avec son enfant.



Quand la Transidentité se vit à deux : Duo de lesbiennes queer Elles sont venues à MONTCEAU mai 2024 pour livrer leurs parcours à travers un spectacle folk aux musiques épurées





Je suis né en 2000, je corresponds à la lettre B pour la gazette.

Je suis allé au lycée Henry Parriat à Montceau. Précédemment, j'ai fait ma scolarité à Montchanin. Je n'étais pas complètement out, et pourtant j'ai quand même subi du harcèlement par rapport à ça, même si je ne le disais pas vraiment. Cela aurait pu être pire. Mais je suis quelqu'un qui ne se laisse pas facilement abattre. Pour me mettre à terre, il en faut quand même pas mal. Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a réussi. J'ai toujours su me relever. Mais il y avait quand même un fond d'homophobie dans tous les cas. J'en étais déjà conscient à l'époque. Même si je n'étais pas complètement out parce que mon coming out, je l'ai fait au lycée, fin seconde, début première. J'ai découvert au fur et à mesure que je suis bisexuel. Je l'ai au fond toujours su. Cependant, j'ai mis très longtemps avant de pouvoir me mettre en couple avec un homme. Là, je suis en couple avec un homme. Ça fait bientôt trois ans. C'est à partir de 21 ans que j'ai assumé pleinement et j'ai fait mon coming out à mes parents. Il y a un peu plus de quatre ans.

Concernant mon évolution, en fait, je suis quelqu'un de très commun. Je n'ai pas l'impression d'être différent. Et je n'aime pas qu'on pose des questions indiscrettes. Moi, dans tous les cas, ce que je reflète, c'est la personne que je suis ! Pas la personne que la société veut que je sois ou que l'on me range dans une étiquette. On m'a toujours dit que dans mon comportement, cela ne se voit pas que je suis bi ou gay. Donc j'ai juste à être moi-même. C'est ce que je veux bien faire ressentir. Du fait de mon métier artistique, je suis très exposé sur les réseaux sociaux. Au début, c'était parfois, un peu compliqué, sans plus. Une seule fois, quelqu'un a annulé mon contrat parce que j'étais gay. Mais je me suis bien amusé à leur pourrir la soirée. Comme je suis beaucoup en

contact avec les publics, j'ai parfois des questions indiscrettes. En fait, les gens croient savoir l'orientation sexuelle des personnes, donc moi je réponds presque toujours par l'humour et même l'humour provoca-

tion. Alors, les gens se posent des questions. J'aime bien ça. Ainsi, ça parle. Et c'est ce qu'il faut pour que les choses évoluent. La curiosité est parfois saine, parfois mal placée. Il y a eu une fois, alors que j'étais en pleine prestation, comme j'ai un métier un peu idéalisé. Un client sans doute alcoolisé est venu me dire « ben toi, tu dois chopper beaucoup de meufs, tu dois avoir une fille différente dans ton lit par soir » ce à quoi j'ai répondu : ben non, parce que déjà, je suis respectueux et deuxièmement, moi c'est plutôt les mecs. Et bien que je lui ai dit sur le ton de la rigolade, le mec, il s'est excité tout de suite. Il a fallu le faire sortir.

Avec ma famille, mes relations n'ont absolument pas changé, bien au contraire, ils ont compris certaines choses, certains comportements car j'ai quand même subi du harcèlement, notamment en apprentissage, j'en ai même des séquelles physiques, dont un doigt tordu. Il y a eu juste une fois, une question maladroite. La fameuse question « Qui fait l'homme ? ». Je n'ai même pas eu à répondre. Mon frère l'a fait pour moi.

Concernant, mon coming in, cela ne m'a pas posé de problème. Comme je suis quelqu'un d'ouvert d'esprit, je ne me suis jamais dit : « non ce n'est pas possible. » A partir du moment où j'ai quelque chose, où je me dis ben je suis comme ça, cela me convient et c'est très bien. Je ne me suis jamais interdit cette possibilité d'être bi. Je n'ai jamais été quelqu'un qui va faire des blagues racistes ou homophobes, au contraire. Jamais, je ne me suis posé la question de pourquoi je suis comme ça. Pour moi, c'est naturel.

Ce développement que j'ai eu, pour moi c'est une carapace que j'ai transformé en force. Je ne l'ai pas juste laissé tomber.

Concernant mon conjoint, il n'a pas tout à fait la même aisance que moi à en parler. Il a subi un peu d'homophobie dans sa région d'origine

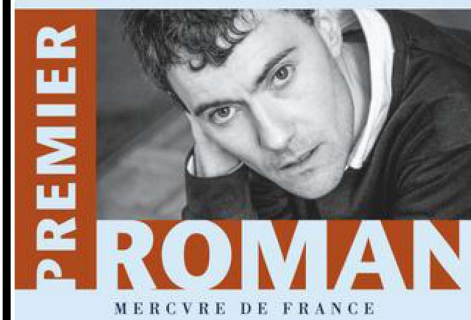
quand il était plus jeune. Je trouve qu'avec les nouvelles générations, il y a plus d'ouverture d'esprit, notamment dû aux réseaux sociaux, les gamins d'aujourd'hui sont plus à l'aise avec ces sujets. Mais, je pense qu'il y aura quand même toujours des personnes qui auront des questions déplacées, des gestes ou paroles homophobes, des regards de dégoût. Et ça, pour la construction, ce n'est pas facile. Je prête aussi pas mal d'attention à l'info politique, et même les commentaires haineux transphobes, homophobes, en réponse à des posts sur certains réseaux sociaux. Cela dépend aussi de la moyenne d'âge des utilisateurs des réseaux. Les jeunes collégiens, lycéens, ont une super facilité à parler de ces sujets qui n'était pas la même, il y a seulement 10 ans, je l'entends bien quand je discute avec eux, sans parler de faire un coming out, déjà parce que j'estime qu'on n'a pas à le faire. On est comme on est ! Point. Et d'ailleurs, ils ne me posent pas de questions ou autres quand je dis : « mon conjoint va venir à l'événement, mon conjoint doit passer »... Vraiment, je ne vois personne avoir des réactions de surprise, encore moins de dégoût. Je suis même plutôt satisfait car au lycée, ils n'ont pas forcément de représentant de la communauté LGBT et j'espère pouvoir être un exemple et rester abordable pour qu'en cas de besoin, ils puissent venir me voir et me parler. Et c'est vraiment un rôle que je tiens à mener. Car quand j'étais au lycée, des personnes comme ça, il n'y en avait pas. Avec moi, ils peuvent se dire « eh bien, j'ai au moins une personne avec qui discuter si je me questionne sur mon orientation sexuelle ou s'ils rencontrent des difficultés »

Je souhaitais témoigner, car je trouve important que les jeunes puissent avoir des supports que nous n'avions pas à l'époque. Je souhaite vraiment leur dire : « on est comme on est, il faut être fier de soi ! »

Robin Josserand

Prélude à son absence

roman



Prix du roman gay 2023
Deuxième sélection Prix Castel 2023
Sélection Prix du premier roman 2023

«Je crois qu'il faut écrire avec la verve de l'adolescence, seulement nous raconter nous, Sven et moi, le tragique de cette histoire, mon désir sale, ambigu, mauvais. Il faut enfin écrire la grâce de cet amour dont il ne veut pas et qui l'encombre.»

Gaël

Je suis né en 2008 à Chalon sur Saône. J'ai toujours été scolarisé en Bourgogne Franche Comté mais j'ai souvent changé d'établissement scolaire car mon père changeait souvent de lieu de travail. Je me suis toujours senti comme un garçon, comme mon frère. J'étais dans une case à l'école qui ne me correspondait pas. C'était compliqué d'avoir des amis.

Mais dans ma famille, il n'y a eu aucun souci. Dès 4 ans, je disais que j'étais un prince et pas une princesse. Mes parents riaient de cela.

En primaire, j'avais une apparence masculine, les cheveux courts, je ne voulais pas aller à la piscine (même avec l'école).

Ma mère a rencontré des professionnels de santé quand j'avais 7 ans pour se renseigner.

J'ai ensuite été suivi par une psychiatre, elle m'a présenté vers 11 ans à une endocrinologue pour me parler des bloqueurs d'hormones. Cela m'a un peu effrayé. Pendant 2 ans, je n'en ai plus parlé, on me percevait comme une fille et je ne disais rien, même si je ne me sentais pas bien par rapport à moi-même et par rapport aux autres filles. En 5ème, j'ai fait un coming out lesbien à mes copines car j'ai compris que j'aimais les filles.

En 4ème, j'ai vraiment fait mon coming in puis mon coming out. J'avais déjà les cheveux courts, j'ai juste coupé plus court. Au niveau amical, c'était difficile d'en parler. Par contre, je n'ai jamais redouté d'en parler à ma mère. Je lui ai fait une lettre pour lui dire. Elle l'a bien pris. Mes grands-parents ne comprenaient pas vraiment, ils avaient surtout peur que je ne me sente pas bien, que je me trompe. Ils font des efforts mais se trompent encore de pronom parfois. Par contre, ils n'ont pas changé d'attitude envers moi.

En 3ème, j'ai repris le suivi avec ma psychiatre et l'endocrinologue. Ensuite, j'ai commencé la prise d'hormones. Avec ma psychiatre, il y avait un groupe de paroles où je suis allée quelquefois. J'ai cherché sur internet des personnes trans pour avoir des représentations,

des réponses par rapport aux hormones, j'ai trouvé quelques soutiens auprès d'amis queer qui étaient pudiques comme moi.

On a commencé le changement de prénom sur la carte d'identité, j'ai arrêté un moment, puis repris en 3ème. En seconde, j'avais mon nouveau prénom mais j'aurai le genre Masculin sur ma carte d'identité à mes 18 ans (j'aurai de nouvelles démarches à faire, encore).

En CAP, c'était compliqué car je n'avais pas encore commencé la prise d'hormones à la rentrée de septembre donc je n'avais pas de cis passing. J'ai commencé la prise d'hormones en décembre.

Comme je m'appelais Gaël, certains croyaient que c'était Gaëlle, comme c'est un prénom mixte. J'étais dans l'internat garçon mais il y avait beaucoup de questions, je devais toujours expliquer. On était par chambre de 3 ou 4. J'avais un ami au début avec qui ça allait à peu près mais les autres ne comprenaient pas. Comme c'était compliqué, j'allais souvent dormir chez mes grands-parents qui habitaient à côté de l'internat.

Au début, les professeurs se trompaient car il y avait les 2 prénoms sur ma carte d'identité. Une prof avait fait un cours sur la sexualité et se trompait entre sexualité et identité de genre. Elle disait que certains jeunes étaient perdus et voulaient changer de genre de manière « sur-naturelle ».

Au niveau des employeurs, c'était délicat, je devais toujours expliquer. Mais dans l'ensemble, ça s'est bien passé. Et ça se passe très bien avec mon nouvel employeur. J'ai eu des questions de mes collègues, par curiosité, mais toujours bienveillantes.

Je n'ai pas vraiment eu d'amis qui m'ont soutenu dans ma transition. J'en parlais peu avec mes amis du coup. Ils s'en fichaient plutôt.

J'ai passé un CAP pâtissier, je commence un CAP chocolatier cette année. J'aimerais aussi faire un CAP glacier, un BTM (brevet technique des métiers), CAP boulangerie, cui-

sine.. J'aimerais bien aussi voyager, ouvrir ma propre entreprise.

J'aimerais que toutes les personnes queer soient acceptées dans le milieu professionnel. Il ne faut pas avoir peur, même si ce n'est pas toujours facile.

J'ai l'impression qu'au niveau du lycée, la sexualité est plus ouverte maintenant. Mais certaines mentalités n'évoluent pas, surtout par rapport à la transidentité, car on en parle peu, on n'a peu de représentation...

Tout le monde a un rapport différent au genre, même les cis, mais ils n'en ont pas forcément conscience. Il n'y a pas d'éducation par rapport à ça. Les gens ont peur qu'on en parle aux jeunes enfants. On ne prône qu'une sexualité et ça ne gêne personne. Il faudrait montrer d'autres sexualités, d'autres identités de genre.

Je m'intéresse un peu à l'actualité sur les droits des personnes trans mais parfois, on leur enlève des droits, on en agresse, on en tue.. donc ça me fait peur. On normalise la transphobie. Ce n'est pas normal qu'on enlève des droits aux personnes trans. J'observe aussi la montée du fascisme.

J'ai encore maintenant des rendez-vous avec ma psychiatre et mon endocrinologue tous les 6 mois. J'aimerais augmenter la prise d'hormones mais mon endocrinologue refuse.

Avant, j'avais une endocrinologue sur Paris. Depuis cette année, je vais à Dijon. Je continue d'aller à Paris pour ma psychiatre car elle me suit depuis mes 10 ans.

J'espère qu'on aura plus de visibilité dans le futur, que la transidentité sera « normalisée ». J'ai parfois l'impression que ça recule. Je veux juste qu'on nous considère comme des êtres humains.



Condamné deux fois par la justice nazie pour «débâche contre nature», Rudolf Brazda est envoyé à Buchenwald en 1942 : là, il fait partie des Triangles roses, ces hommes déportés pour homosexualité. Travaux forcés, humiliations et sévices, mais aussi actes de courage et de solidarité, seront son quotidien jusqu'à la Libération. Tchécoslovaque sur le papier, devenu alsacien et français d'adoption, c'est à 95 ans seulement qu'il décide de s'exprimer publiquement. Il est alors le dernier survivant de ces quelque dix mille détenus en camps de concentration à cause de leur sexualité. Un témoignage unique, qui suit les bouleversements de l'Europe du XXe siècle et qui évoque, sans tabou, enquêtes policières à charge et sexualité dans l'univers concentrationnaire.